Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

58 | 2019

Histoire et archéologie : que faire du XIX^e siècle ?

Les leçons archéologiques du Grand marais lugubre (États-Unis) : communautés dissidentes d'hier et praxis transformatrice d'aujourd'hui

*Radical Communities of the Past, Transformative Praxis Today: Archaeological
Perspective from the Great Dismal Swamp, USA*

*Archäologische Lektionen des „Great Dismal Swamp“ (USA): Radikale
Gemeinschaften der Vergangenheit und heutige transformative Praxis*

Daniel O. Sayers

Traducteur : Ophélie Siméon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/6470>

DOI : 10.4000/rh19.6470

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 125-146

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Daniel O. Sayers, « Les leçons archéologiques du Grand marais lugubre (États-Unis) : communautés dissidentes d'hier et praxis transformatrice d'aujourd'hui », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 58 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 09 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/6470> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.6470>

Tous droits réservés

DANIEL O. SAYERS

*Les leçons archéologiques du Grand marais lugubre
(États-Unis) : communautés dissidentes d'hier
et praxis transformatrice d'aujourd'hui*

En tant que chercheur en archéologie historique aux États-Unis¹, je me suis efforcé, depuis deux décennies, d'allier à mes recherches une perspective marxiste et une forme d'activisme. Le développement de cette perspective et de cette *praxis* est bien évidemment pour moi un processus en constante évolution, et qui repose entièrement sur l'idée que les peuples du passé, les processus historiques et la connaissance que l'on en possède ont une importance capitale pour notre avenir collectif, et ce à l'échelle mondiale.

Cet essai interroge donc principalement les usages de la recherche archéologique. L'analyse se fera au prisme de deux groupes contestataires : les Marrons afro-américains et les Amérindiens qui se sont établis dans le Grand marais lugubre (*Great Dismal Swamp*) de Virginie et de Caroline du Nord entre 1607 et 1863². Ces populations ont établi un mode d'existence com-

1. Par « histoire archéologique », on entend ici l'étude à l'échelle mondiale des processus, des phénomènes et des économies politiques à l'ère de la modernité et du capitalisme, de 1450 environ à nos jours. Cette définition s'appuie sur un vaste corpus scientifique, dont Martin Hall, *Archaeology and the Modern World*, New York, Routledge, 2000; Mark P. Leone et Jocelyn E. Knauf (dir.), *Historical Archaeologies of Capitalism* 2^e édition, New York, Springer, 2015; Mark P. Leone et Parker B. Potter, *Historical Archaeologies of Capitalism*, New York, Kluwer/Springer, 1999; Charles E. Orser, Jr., *A Historical Archaeology of the Modern World*, New York, Kluwer/Plenum, 1996.

2. Les Marrons (*Maroons*) étaient des esclaves d'ascendance africaine relativement politisés, et qui se sont arrachés de façon permanente à diverses situations d'esclavage racialisées ou fondées sur l'origine ethnique. Le phénomène s'est produit à l'échelle mondiale, pour inclure toute l'Amérique du Nord, l'Amérique centrale et de nombreux pays d'Amérique du Sud, ainsi qu'une partie de l'Afrique. Les Marrons s'établissaient dans des espaces en marge (montagnes, terres pauvres et marécages) et/ou des espaces éloignés de l'emprise des esclavagistes et des autorités qui soutenaient ces derniers. Les Marrons ont établi leurs propres sociétés; celles-ci ont fait l'objet de nombreuses études en anthropologie, en histoire et en anthropologie historique, dont des travaux consacrés aux communautés de descendants de Marrons établies à l'époque de l'esclavage. Parmi ces recherches séminales, voir Melville Herskovits, *The Myth of the Negro Past*, Boston, Beacon Press, 1958; Richard Price, *Maroon Societies: Rebel Slave Societies in the Americas*, Baltimore, Johns Hopkins University, 1996; Richard Price *First Time: The Historical Vision of an African American People*, 2^e édition, Chicago, University of Chicago, 2002; Sally Price et Richard Price, *Maroon Arts: Cultural Vitality in the African Diaspora*, Boston, Beacon Press, 1999; et Alvin O. Thompson, *Flight to Freedom: African Runaways and Maroons in the Americas*, Kingston, Jamaica, University of the West Indies, 2006. Sur mon analyse des Marrons, qui inclut une étude de ce qu'il est coutume d'appeler le « Chemin de fer clandestin » aux États-Unis, voir Daniel

munautaire dissident; par leur action et leur existence même, elles opposaient une critique collective à l'oppression et à la tyrannie de l'esclavage et du colonialisme capitaliste. Même si cette histoire sociale a longtemps été ignorée des universitaires comme des activistes, de récents travaux en archéologie historique, sur lesquels je m'appuie ici, permettent de saisir l'importance de cette histoire sociale autrefois restée dans l'ombre³. Bien que mes travaux se limitent aux États-Unis et à un territoire précis, je suis convaincu que les personnes dont j'explore les vies ont élaboré des modes d'existence radicaux à même de servir de base à une réflexion plus large. Hors du champ traditionnel de l'archéologie historique, que délimitent les revues consacrées à cette discipline, je crois que nous avons les moyens d'entamer une réflexion collective quant aux manières de transformer progressivement le monde. Questions centrales à toute entreprise d'union praxiologique de ce type : comment donner du sens à nos recherches, et comment ces dernières peuvent-elles avoir un impact sur les processus de changement et de transformation dans le monde réel ? Le choix même des populations et des événements passés qui constituent le cœur de nos recherches est également lourd de sens⁴.

PRAXIS ARCHÉOLOGIQUE ET ARCHÉOLOGIE DU GRAND MARAIS LUGUBRE

J'ai commencé à étudier le Grand marais lugubre de Virginie et de Caroline du Nord en 2001, dans le cadre de ma thèse de doctorat. À cette époque, j'avais déjà passé plusieurs années à apprendre la méthode, la théorie et l'éthique propres aux études anthropologiques, aux fouilles archéologiques et aux interprétations du passé. Fait important dans le cadre de la présente étude, la plupart des spécialistes d'anthropologie historique, quelle que soit leur orientation politique, font toujours en sorte d'intégrer les notions d'engagement et de société civile à leurs travaux. Mais en tant que marxiste, je ne pouvais (et ne peux) m'empêcher de songer au pouvoir de transformation qu'une archéologie engagée pourrait *véritablement* avoir sur la société. À condition que l'ensemble de l'éventail éthico-politique soit disposé à l'accep-

O. Sayers, « Marronage Perspective for Historical Archaeology », *Historical Archaeology*, 46 (4), 2012, p. 135-161.

3. J'ai déjà décrit ce projet en détail dans plusieurs ouvrages, dont Daniel O. Sayers, *A Desolate Place for a Defiant People: The Archaeology of Maroons, Indigenous Americans, and Enslaved Laborers in the Great Dismal Swamp*, Gainesville, University Press of Florida, 2014.

4. Cet article s'appuie sur deux de mes précédentes publications, consacrées à l'exploration des difficultés pratiques que connaît notre profession à l'heure actuelle. Cette problématique a été étudiée en lien à la fois avec les habitants du Grand marais, et avec la notion de praxis à travers les siècles. Voir Daniel O. Sayers, « Alienation, Praxis and Significant Social Transformation Through Historical Archaeology » in Mark P. Leone et Jocelyn Knauf (dir.), *Historical Archaeologies of Capitalism*, 2^e édition, New York, Springer, 2015, p. 51-76 ; Daniel O. Sayers, « Maroon and Leftist Praxis in Historical Archaeology », in *Current Perspectives on the Archaeology of African Slavery in Latin America*, Pedro Paulo A. Funari et Charles E. Orser, Jr. (dir.), New York, Springer, 2015, p. 5-21.

ter, y compris ceux que je qualifierais de conservateurs – au sens américain du terme.

Par conséquent, au moment de mon premier séjour dans le Marais lugubre, j'étais déjà largement convaincu que l'archéologie historique constituait potentiellement, et *par essence*, une forme d'action et d'activisme à vocation non seulement politique, mais émancipatrice. Cependant, peu d'auteurs ont examiné la capacité de ce champ à participer d'une transformation sociale, politique et économique. Ces modes d'actions se distingueraient des efforts déjà réalisés auprès des communautés de descendants et du grand public. L'idée selon laquelle cet engagement de proximité constitue la forme d'activisme la plus aboutie est fortement ancrée dans notre domaine, aux États-Unis⁵ mais, suivant cette vision, l'archéologie historique n'a qu'un impact social et politique limité, et cette perspective ne me plaît guère.

Mes recherches préliminaires, centrées sur le dépouillement d'archives, m'ont montré que le marécage avait formé pendant plus de 250 ans un territoire socialement complexe, et ce à une vaste échelle géographique et spatiale. En vertu de ma formation initiale en archéologie historique, j'avais pour habitude de placer le paysage au centre de l'analyse ; j'ai donc compris que le marais lui-même formait un aspect essentiel de cette histoire. Ce paysage sous-développé ne constituait pas une simple scène où se jouait la grande pièce de l'histoire. Sa géographie même avait façonné un environnement propice à l'émergence d'une histoire porteuse de sens, traversée de contestations et de résistances. Avec ses quelque 5 180 km², le Marais lugubre dépassait en superficie le Rhode Island, le plus petit des États d'Amérique. Deux fois plus grand que le Luxembourg, et trois fois plus grand que Majorque, le Marais couvrirait environ 43 % de l'Ile-de-France, et 63 % de l'Alsace. C'était donc un très vaste marécage, situé au cœur d'une région médio-atlantique en constant développement. Cette région s'organisait autour de deux centres urbains situés en lisière nord du marais : Norfolk et Jamestown, en Virginie. Des milliers de personnes avaient potentiellement contribué à la subversion et à la transformation de l'esclavagisme et du colonialisme capitaliste, à la faveur d'une occupation permanente de ce paysage marécageux. Je voulais en savoir plus sur leurs vies, et sur la façon dont le marécage s'était maintenu aussi longtemps au cœur de l'Amérique médio-atlantique.

5. Pour citer quelques exemples parmi les centaines (voire les milliers) d'articles, d'ouvrages collectifs et de monographies consacrés aux initiatives archéologiques témoignant d'une vocation civique et d'une volonté d'inclure les communautés de descendants : Chip Colwell-Chantaphonh et T. J. Ferguson, *Collaboration in Archaeological Practice: Engaging Descendant Communities*, Lanham, Altamira Press, 2008 ; Cheryl LaRoche et Michael Blakey, «Seizing Intellectual Power: The Dialogue at the New York African Burial Ground», *Historical Archaeology*, 31(3), 1997, p. 84-106 ; Mark P. Leone, *Critical Historical Archaeology*, Walnut Creek, Left Coast Press, 2010 ; Randall H. McGuire, *Archaeology as Political Action*, Berkeley, University of California Press, 2008 ; M. Jay Stottman (dir.), *Archaeologists as Activists: Can Archaeologists Change the World?*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2010.

Si l'on s'en tient aux seules sources d'époque, on sait que les Marrons afro-américains se sont très probablement installés dans le Grand marais lugubre dès les années 1620, d'abord en faible nombre, puis de façon croissante après 1660 environ, époque où le système de l'esclavagisme racialisé et capitaliste était solidement établi dans la région⁶. On sait également que des tribus amérindiennes vivaient déjà dans le marécage, phénomène sans doute antérieur à l'établissement des Treize Colonies (Jamestown a été fondée en 1607), et qui s'est poursuivi au XVIII^e siècle⁷. Cependant, aucun document ne permet de dresser une estimation démographique pour cette période. Il n'en reste pas moins certain que les Marrons et les Amérindiens ont formé ensemble des communautés au sein du marécage. Après 1763, une nouvelle sorte de communauté y est apparue, formée d'esclaves afro-américains forcés de creuser des canaux et d'exploiter les ressources forestières locales pour le compte de diverses entreprises à but lucratif⁸. Les sources les plus fiables indiquent qu'en tout, plusieurs milliers de personnes ont élu domicile dans le Marais lugubre entre 1625 et 1863⁹. Ces populations avaient fondé ou avaient rejoint un ensemble varié de communautés disséminées sur un territoire à première vue désolé.

Au moment d'entamer mes recherches, plusieurs historiens et auteurs avaient déjà publié des travaux consacrés plus ou moins exclusivement à certains aspects de l'histoire sociale du Marais lugubre. Ces ouvrages étaient parus quelque vingt ans avant notre programme de fouilles, le *Great Dismal Swamp Landscape Study* (GDSLS)¹⁰. Mais à quelques exceptions près, ces travaux n'avaient pas véritablement abordé l'extraordinaire radicalité sociale et économique des habitants du marécage durant la période antérieure à la

6. Hugo P. Leaming, *Hidden Americans: Maroons of Virginia and North Carolina*, Ann Arbor, UMI, 1979.

7. Il s'agissait sans doute de membres de la tribu Chesapeake que le chef Powhatan avait vaincus et chassés de leurs terres côtières ancestrales, situées dans l'actuelle commune de Norfolk (Virginie), entre 1580 et 1605. Ils s'établirent au sein du Marais lugubre avant la fondation de Jamestown. Pour une brève discussion de cette mystérieuse tribu Chesapeake, voir Frederic W. Gleach, *Powhatan's World and Colonial Virginia*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1997, p. 102 et 104.

8. Charles Royster, *The Fabulous History of the Dismal Swamp Company*, New York, Knopf, 1999.

9. Pour plus d'informations quant aux sources qui corroborent cette chronologie générale de l'occupation humaine au sein du Grand marais lugubre, voir David Cecelski, *The Waterman's Song: Slavery and Freedom in Maritime North Carolina*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2001, p. 32-34 et p. 109-110; Hugo P. Leaming, *Hidden Americans...*, *op. cit.*, p. 325-530; Frederick Law Olmsted, *The Cotton Kingdom: A Traveller's Observations on Cotton and Slavery in the American Slave States, 1853-1861*, Cambridge, Da Capo Press, 1996 [première édition 1861], p. 112-122; Daniel O. Sayers, *A Desolate Place for A Defiant People: The Archaeology of Maroons, Indigenous Americans, and Enslaved Laborers in the Great Dismal Swamp*, Gainesville, University Press of Florida, 2014, p. 84-113.

10. Tommy Lee Bogger, «Maroons and Laborers in the Dismal Swamp», in J. H. Kobelski (dir.), *Readings in Black and White: Lower Tidewater Virginia*, 1982, Portsmouth, Portsmouth Public Library, p. 1-18; David Cecelski, *Waterman's Song...*, *op. cit.*; Jack Temple Kirby, *Poquosin: A Study of Rural Landscape and Society*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1995; Charles Royster, *The Fabulous History...*, *op. cit.*; Bland Simpson, *The Great Dismal Swamp: A Carolinian's Swamp Memoir*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990. Voir également Jeffrey J. Crow, *The Black Experience in Revolutionary North Carolina*, Raleigh, North Carolina Department of Cultural Resources, Division of Archive and History, 1977.

Guerre de Sécession¹¹. Les historiens marxistes Herbert Aptheker (1939) et Eugene Genovese (1979) avaient publié des travaux de qualité qui traitaient çà et là du Marais lugubre et de sa population, mais sans pour autant élaborer des analyses de fond¹². Dans le même temps, les travaux de Hugo P. Leaming adoptaient une perspective relativement radicale (du moins pour les années 1970 et 1980), afin de compenser le silence et le dédain dont les historiens avaient témoigné pour les gens du marécage. Leaming avait également tenté de montrer que le Marais lugubre avait accueilli des populations variées sur un plan culturel, mais qui avaient *in fine* réussi à cohabiter de façon harmonieuse et autonome, entre Marrons Afro-Américains, Amérindiens, travailleurs Afro-Américains réduits en esclavages et engagés (*indentured servants*) d'ascendance européenne.

Ces recherches pionnières ont transmis plusieurs notions essentielles aux archéologues, et notamment l'idée que durant les siècles qui ont précédé la Guerre de Sécession, l'univers social du marais et les processus d'occupation de ce territoire formaient un cadre très complexe. Plus précisément, Leaming a montré que la lisière du marais (définie par les conditions naturelles propres à ce dernier et par les modes de croissance qui s'y sont déployés, d'abord à la périphérie puis au centre) attirait certains groupes de personnes, tandis que le cœur de ce territoire en attirait d'autres. Par la suite, lorsque la région médio-atlantique s'est vue saturée de capitaux à partir des années 1760, diverses entreprises ont réalisé des incursions dans le marais afin de le drainer et d'exploiter ses forêts. Le quasi-développement économique du marais a connu son apogée entre 1810 et la Guerre de Sécession ; cette période a vu se multiplier les hameaux d'esclaves, établis le long des canaux que ces travailleurs forcés avaient creusés à travers le marécage dans des conditions très difficiles¹³.

En utilisant l'ouvrage de Leaming et de nombreuses autres sources comme base de travail, j'ai établi un « modèle prévisionnel » en amont de mes fouilles archéologiques dans le Marais lugubre. Je devais comprendre ce que j'étais susceptible de découvrir sur ces sites de fouilles en milieu marécageux, dans la mesure où ce projet constituait une première aux États-Unis. J'ai établi une partie de mon modèle en prenant la notion de paysage pour point de départ, ce qui m'a permis d'identifier trois secteurs distincts au sein du Marais lugubre entre 1607 et 1863. Tout d'abord, j'ai émis l'hypothèse que des communautés se sont formées le long de la lisière naturelle du marécage afin de tirer pleinement parti d'une existence à la périphérie ; parmi ces

11. Hugo P. Leaming, *Hidden Americans...*, *op. cit.*

12. Herbert Aptheker, «Maroons within the Present Limits of the United States», *Journal of Negro History*, 24, p. 167-84; Herbert Aptheker, *American Negro Slave Revolts*, 6^e édition, New York, International Publishers, 1993 [1943]; Eugene D. Genovese, *From Rebellion to Revolution: Afro-American Slave Revolts in the Making of the Modern World*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1979.

13. Hugo P. Leaming, *Hidden Americans...*, *op. cit.*

avantages, on peut citer l'accès aux ressources naturelles du marais et à la protection que ce milieu offrait potentiellement, mais aussi sa proximité avec le monde extérieur. Ces communautés se seraient développées selon toute vraisemblance entre 1607 et 1775. Après cette époque, la Virginie et la Caroline du Nord connaissent une relative prospérité économique, et le monde moderne commence à empiéter sur les limites du marécage. Deuxièmement, j'ai suggéré que l'immense majorité du paysage propre au Marais lugubre pouvait être qualifié d'« intérieur » ; les communautés qui s'y étaient établies cherchaient à se retirer et à se protéger entièrement du monde extérieur. Ces communautés se seraient maintenues de 1607 jusqu'à la Guerre de Sécession, et peut-être même au-delà. Enfin, avec l'avènement des canaux et des sociétés d'exploitation forestière, et en vertu des incursions qu'elles firent entre 1763 et 1863 au sein de territoires jusqu'alors isolés, des communautés de travailleurs réduits en esclavage auraient fait souche dans les zones de canaux, en rapport avec ces activités économiques. En résumé, j'avais donc établi qu'au moins trois modes de vie communautaire distincts avaient émergé dans le Marais lugubre entre 1607 et 1863, tous en lien direct avec leur implantation au sein de ce vaste paysage¹⁴.

Le second volet de mon modèle, centré sur les artefacts et l'espace social, suggérait l'importance de la culture matérielle et de ses usages dans le cadre de ces modes de vie en communauté. Les origines mêmes de cette culture matérielle formaient dès lors un pan central de mes recherches. J'ai émis l'hypothèse que les communautés situées à la lisière du marais utilisaient à la fois des matériaux disponibles localement afin de fabriquer leurs objets du quotidien et de bâtir leurs logements, ainsi que des matériaux produits en masse à l'extérieur. J'estimai que chacun de ces deux types de culture matérielle – objets venus de l'extérieur ou objets puisés au sein du marécage – serait présent à parts relativement égales, même si l'architecture dépendait *a priori* des matériaux tirés du marécage, comme le bois de cèdre ou de cyprès. À l'inverse, les communautés de l'intérieur devaient presque entièrement dépendre de matériaux collectés à proximité, pour rejeter la culture matérielle et les logiques de marché du monde extérieur. Ces traits constitueraient une signature archéologique unique, en comparaison avec d'autres sites historiques associés aux modes de production capitaliste tels que les plantations, car ces dernières se caractérisent traditionnellement par l'abondance d'artefacts produits en masse et d'objets acquis grâce à une économie de marché (par exemple, la poterie et la verrerie industrielles). Enfin, les communautés liées à l'exploitation des canaux seraient le lieu d'une culture matérielle faisant la part belle aux objets du quotidien produits en masse dans le monde extérieur, dans la mesure où les employés de ces entreprises maintenaient un lien avec le monde situé au-delà du marécage, et parce que les embarcations

14. Daniel O. Sayers, P. Brendan Burke et Aaron M. Henry, «The Political Economy of Exile in the Great Dismal Swamp». *International Journal of Historical Archaeology* 11(1), 2007, p. 60-97.

qui empruntaient ces canaux en faisaient le commerce. Cependant, l'architecture ainsi que d'autres éléments paysagers propres à ce dernier type de communauté feraient usage de bois et de végétaux glanés dans le marais¹⁵.

À nouveau, dans la mesure où aucune étude en archéologie historique n'avait été menée sur les communautés qui avaient selon toute vraisemblance prospéré au sein du Marais lugubre, ces modèles étaient nécessaires à l'élaboration d'hypothèses complexes qui pourraient ensuite être vérifiées à l'aune des fouilles réalisées *in vivo*, sur le terrain du marécage. Fort heureusement, ce modèle s'est avéré être productif et utile pour l'interprétation des découvertes que j'ai réalisées dans le Marais lugubre.

L'ARCHÉOLOGIE DE LA RÉBELLION AVANT LA PÉRIODE DE L'ANTEBELLUM

Grâce à un permis délivré en vertu de la loi fédérale dite de l'ARPA (*Archaeological Resources Protection Act*), j'ai effectué un nombre important de fouilles et de relevés saisonniers au sein de la réserve naturelle nationale du Grand marais lugubre (*Great Dismal Swamp National Wildlife Refuge*). Située à cheval sur la Virginie et la Caroline du Nord, la réserve appartient à l'office fédéral de la pêche et de la faune sauvage (*U.S. Fish and Wildlife Service*). D'un simple point de vue pratique, j'étais le premier archéologue à avoir jamais travaillé sur ce site lorsque je débutai mon étude de terrain à l'automne 2003¹⁶. Mon travail de thèse incluait 24 mois au sein de la réserve (soit huit mois par année universitaire entre 2003 et 2006). Entretemps, je dirigeai cinq écoles d'été en archéologie pour le compte de l'American University de 2009 à 2013. En tout, j'ai passé plus de 30 mois à effectuer des fouilles sur ce site durant la décennie 2003-2013 (voir fig. 1 et 2).

Au cours de notre programme de recherche, nous avons découvert un total de neuf sites archéologiques au sein de la réserve : quatre d'entre eux sont en Caroline du Nord, les autres se situent en Virginie¹⁷. Sept de ces sites sont des îles au cœur même du marécage, d'une superficie comprise entre 2 et 16 hectares environ. L'autre site archéologique se trouve sur l'escarpement géologique, ou crête, qui délimite clairement l'orée ouest du marais. Au sein

15. *Ibid.*

16. Étudiante de troisième cycle en archéologie, Elaine Nichols avait déjà réalisé des fouilles à Chesapeake (Virginie) sur un site qui faisait autrefois partie du Grand marais lugubre, et que les Marrons ont peut-être occupé. Ses travaux ont constitué un grand pas en avant pour l'histoire archéologique des communautés marronnes et du Grand marais. Son terrain d'études ayant été largement dégradé par plus d'un siècle d'activité agricole, j'ai choisi de mener mes travaux dans ce qu'il reste aujourd'hui du Marais lugubre, territoire qui est demeuré quasiment intact, 250 ans après avoir été acquis par une société d'exploitation forestière ; voir Elaine Nichols, 1988, « No Easy Run to Freedom: Maroons in the Great Dismal Swamp of North Carolina and Virginia, 1677-1850 », Masters Thesis, Columbia, University of South Carolina.

17. Ce chiffre inclut le site découvert par Becca Peixoto (doctorante et membre de l'équipe du GDSLS), et qui forme le sujet de sa thèse.

Fig. 1 : Emplacement de la réserve naturelle fédérale du Grand marais lugubre en Virginie et en Caroline du Nord

Fig. 2 : La Réserve naturelle du Grand marais lugubre (492 km², en vert), comparée à l'étendue initiale du marais avant la Guerre de Sécession (environ 5 200 km²).

Fig. 3 : Image LiDAR de l'archipel des Îles intérieures (taches rouge foncé), au cœur de la réserve naturelle du Grand marais lugubre (Caroline du Nord). Le cercle indique le site sans nom.

de cet ensemble de sites, tous les types de paysage local sont représentés : îles et habitations ont été identifiées sur le pourtour, à l'intérieur et dans les zones de canaux du marécage. J'ai déjà abordé ces différents sites à divers degrés dans d'autres publications, mais j'analyserai ici un lieu qui a tout particulièrement éclairé notre compréhension des communautés de rebelles caractéristiques de l'intérieur du Grand marais lugubre, et de la praxis contestataire qu'elles ont manifestée au cours de l'histoire¹⁸.

Le site en question ne possède pas de nom. Cette île de huit hectares fait partie de la réserve, côté Caroline du Nord (fig. 3). Le GDSLS y a effectué un travail d'assez grande ampleur, car l'île se situe en plein cœur du marais. Nos recherches archéologiques (analysées plus bas) ont montré que des Marrons afro-américains et des Amérindiens s'y sont établis de façon permanente, et y ont formé des communautés sur plusieurs générations¹⁹. Le sol de l'île est généralement en excellent état, n'ayant jamais subi de véritables perturbations dues soit à une activité agricole intensive, soit à une occupation du site à l'époque contemporaine. C'est là un fait significatif, car contrairement aux autres sites représentatifs de l'ère moderne, ces communautés établies au cœur du marais avant la Guerre de Sécession n'ont guère laissé de vestiges tangibles et aisément observables de leur culture, qu'elle soit matérielle ou immatérielle. Il convient également de noter que l'île possède une topographie multiple, avec des zones de plateaux d'altitudes variées, ainsi qu'un chenal d'érosion qui traverse d'Est en Ouest son versant occidental (fig. 4).

18. Daniel O. Sayers, 2014, *A Desolate Place...*, *op. cit.*

19. *Ibid.*, p. 114-175.

Fig. 4 : Zone de plateau relativement peu accidentée au sein du site sans nom (Réserve naturelle du Grand marais lugubre, Caroline du Nord, orientation ouest).

En vertu des fouilles archéologiques réalisées sur ce site sans nom, nous avons retrouvé des traces prouvant de façon formelle l'existence d'une communauté prospère, depuis le début du ^{xvii}^e siècle jusqu'à la guerre de Sécession. Sur l'ensemble de l'île, nous avons observé de nombreux vestiges de cabanes montées sur poteaux (en raison de la décomposition du bois, seul subsiste le sol en terre battue de couleur sombre où s'élevaient ces habitations), ainsi que plusieurs éléments paysagers de dimension modeste, tels que des foyers et des trous de poteaux (fig. 5). Nous avons également collecté près de 5 000 artefacts. L'analyse du sol de certaines cabanes nous a permis de faire remonter ces habitations à une période comprise entre 1600 et 1860, et nous sommes presque certains que la communauté s'est maintenue sur l'ensemble de cette époque ; il s'agissait d'une communauté multi-générationnelle. Cette population se distingue notamment par sa culture matérielle, constituée principalement de pierres, de sable, d'argile et de céramiques, tous issus du marécage. Ces objets tirés de l'environnement immédiat représentent 99 % du total des artefacts datés de 1600 à 1800 environ. Les 1 % restants (comme des balles en plomb ou des fragments de pipes en argile blanche) proviennent du monde extérieur. Après 1800, cette seconde catégorie de matériaux connaît un accroissement quantitatif et qualitatif. Pour cette période, nous avons retrouvé des balles en plomb, des fragments de

Fig. 5 : Carré de fouille où affleurent les restes partiellement dégagés (voir la terre de couleur sombre) d'un ouvrage de défense communautaire datant de l'Antebellum sur le site sans nom (Réserve naturelle du Grand marais lugubre, Caroline du Nord, orientation nord).

Fig. 6 : Outils de pierre façonnés durant l'Antiquité et retravaillés par les Marrons et les autres communautés établies sur le site sans nom avant la Guerre de Sécession.

pipes en argile blanche et grise, des tessons de verre clair, des éclats de pierres à fusil venues de France et d'Angleterre, des clous en fer de fabrication industrielle, et même un morceau de brique. Cependant, ces matériaux venus de l'extérieur ne représentent que 5 % des objets retrouvés sur notre site pour la période de l'Antebellum (fig. 6)²⁰.

J'ai montré ailleurs que d'après ce même programme de fouilles, cette communauté de l'intérieur abritait une population s'élevant probablement à plusieurs centaines de personnes, et ce pour l'ensemble de la période d'occu-

20. Pour un compte rendu détaillé des fouilles et mon analyse du site sans nom, voir Daniel O. Sayers, *A Desolate Place...*, *op. cit.*, p. 114-175.

pation, soit les deux siècles et demi qui ont précédé la Guerre de Sécession. Ces chiffres ont sans doute quelque peu baissé après 1815²¹. J'ai également montré que les Marrons y étaient majoritaires, sans doute à partir des années 1660²². Sur la base des éléments concrets dont nous disposons, je suis certain que le site sans nom ne constituait pas un cas unique au cœur du marais. Toutes les autres îles (y compris celles qui jouxtent le site de fouilles) abritaient elles aussi des groupes de *résistants*. S'il reste beaucoup à dire sur la vie de cette communauté, je souhaite à présent aborder les leçons que l'on pourrait tirer d'elle. À ces fins, j'analyserai plus avant certains des aspects fondamentaux de cette vie de l'intérieur, sur le site sans nom comme au sein du Marais lugubre plus généralement.

LA PRAXIS DES MARRONS ET DES AMÉRINDIENS

Au fil des ans et des publications, j'ai défini le cadre d'analyse qui m'a permis d'étudier le Grand marais lugubre et ses habitants. Le concept d'aliénation tel qu'il a été défini par Marx constitue l'un des fondements de ma réflexion. Comme l'a montré Herbert Marcuse il y a de cela plusieurs décennies, l'aliénation est au cœur de la pensée critique de Marx. D'autres penseurs marxistes, tels que Bertell Ollman et Kostas Axelos, ont élaboré une analyse fouillée de cette idée pour montrer en quoi elle imprègne l'éventail complet de l'existence humaine, jusqu'à s'incarner dans les modes de production capitalistes modernes. Les travaux d'Henri Lefebvre, de Neil Smith et de David Harvey ont également joué un rôle essentiel dans ma compréhension de ce pan de l'histoire, en montrant comment le paysage et la géographie propres au Grand marais lugubre ont pu émerger et se maintenir dans un contexte plus large, celui des espaces et des paysages créés et façonnés par le capital. Enfin, la définition que Marx donne des modes de production et de la *praxis* m'a permis de mieux comprendre et de mieux aborder l'univers et l'histoire du Marais lugubre.

Pour les marxistes, la notion de *praxis* n'est pas simplement synonyme de « pratique » mais concerne davantage l'action concrète et décisive que l'on accomplit à partir d'une critique du monde social et économique dans lequel on évolue, critique qui s'élabore et se développe sans fin, tout au long de l'existence²³. Marx concédait cependant que certaines critiques sont plus justes que d'autres, et que certaines sont purement et simplement erronées.

21. Daniel O. Sayers, « Alienation, Praxis and Significant Social Transformation... », art. cit.

22. Daniel O. Sayers, *A Desolate Place...*, op. cit., p. 108-111.

23. Kostas Axelos, *Alienation, Praxis, and Technē in the Thought of Karl Marx*, traduction de Ronald Bruzina, Austin, University of Texas Press, 1976, p. 30-50; Randall McGuire, Maria O'Donovan, et LouAnn Wurst, « Probing Praxis in Archaeology: The Last 80 Years », *Rethinking Marxism*, 17(3), 2005, p. 355-372.

De ce fait, les actions qui en découlent se retrouvent en décalage, incapables d'appréhender véritablement l'état du monde.

Parmi les arguments centraux que j'ai avancés en lien avec le GDSLS, on trouve l'idée que les communautés du marais étaient, d'une manière ou d'une autre, nées de la résistance. C'était tout particulièrement le cas des communautés de l'intérieur, parce qu'elles témoignaient d'un rapport extrêmement radical à l'aliénation et à l'oppression du monde moderne, entre racisme et régimes de travail marqués par la violence. On pourrait donc dire qu'elles représentent des formes d'anti-engagement, ou encore d'engagement à bonne distance géographique et sociale. Les populations établies à l'intérieur du Marais lugubre ont beaucoup à nous apprendre et leur enseignement pourrait être appliqué au moins à trois domaines-clé.

Paysage, public et espace

Le paysage et l'espace sont des notions centrales pour la quasi-totalité des moments d'activisme et d'action politique de l'histoire moderne. Les *sit-ins* requièrent un endroit pour s'asseoir et se réunir, et les actions de contestation fleurissent dans les zones capables d'accueillir une foule, tels que les parcs urbains, les centres commerciaux, et la plupart des campus universitaires. Les manifestations s'agencent autour de chemins à suivre, de zones où établir un parcours, et d'un monde réel que les manifestants peuvent arpenter. Les grévistes ont besoin d'espaces pour se rassembler et brandir des banderoles. Par exemple, les mouvements *Occupy* et *Black Lives Matter* ont utilisé une grande variété d'espaces urbains et de lieux destinés à accueillir des réunions et des protestations, ou à être squattés. Cette tendance générale s'applique également aux activismes individuels et à petite échelle : l'auteur engagé a besoin d'un endroit où écrire, le chanteur d'une scène... Les performances empreintes de colère et d'agressivité, inhérentes à ces modes d'activisme, se conçoivent au sein des espaces et des géographies de la modernité autant que ces derniers les façonnent. En témoigne l'impact relativement modeste qu'ont eu, pour la plupart, ces incarnations de l'activisme moderne.

Les formes de l'activisme progressiste sont bien trop variées pour que l'on puisse établir des généralisations à leur sujet. Il n'en reste pas moins vrai que nombre d'entre eux recherchent un public, lorsqu'ils ne le créent pas. Ces modes d'activisme délivrent un message et s'adressent à une personne, à un groupe ou à une entité qu'ils espèrent influencer : la société mondiale, une nation et/ou un gouvernement, une municipalité, la direction d'une université ou les gérants d'un restaurant. Bien souvent, les médias relaient avec plus ou moins de force les doléances des activistes. Ces derniers éprouvent généralement un sentiment de fierté à se mettre en scène en tant que protestataires. Ils y gagnent leurs galons et semblent bien souvent considérer ces performances publiques, qui reposent sur l'existence de spectateurs et sur la volonté de capter l'attention, comme l'aboutissement de toute forme d'expression

activiste. La participation aux manifestations et à d'autres types d'action politique détermine le pedigree de l'activiste moderne (son *curriculum vitae* à l'école de la justice sociale), au même titre que les arrestations, l'expérience de la violence et la confrontation à des figures d'autorité telles que les forces de police. On s'étonnera peu, dès lors, de voir les activistes qui ne cherchent *pas* à attirer l'attention, dédaignent la confrontation, évitent les effusions publiques, et échappent à l'œil des médias (et, sans doute, de toute autre instance susceptible de créer une trace), être méprisés et moqués pour leur amateurisme. Aux yeux d'une bonne partie de la gauche américaine (mais je suppose que cette attitude existe aussi ailleurs dans le monde), l'«activiste paresseux» (*slacktivist*) est un poseur conformiste, inutile et/ou oisif au point d'en devenir suspect. Ces modes d'activisme alternatif sont jugés inférieurs à l'approche selon laquelle tout combat en faveur d'une cause ou d'un objectif politique s'apparente à un «grand spectacle public».

Les Marrons et les autres habitants du Grand marais lugubre y ont élu domicile par hostilité à la brutalité et aux conditions de vie iniques d'un monde extérieur soumis au suprématisme blanc. Mais la situation était bien différente. Leur combat en faveur de la justice sociale (pour employer la terminologie actuelle) ne ressemblait en rien à ce que nous entendons aujourd'hui par «activisme». Bien entendu, on s'attend à ce que de telles différences existent. Mais peut-être que nous serons en mesure d'emprunter à ces communautés résistantes pionnières, issues d'un monde antérieur à la Guerre de Sécession, quelques indices pour notre future praxis.

Nous savons que pendant 250 ans, et sur plusieurs générations, des communautés de résistants ont vécu à l'intérieur du marais. Nous pouvons donc très raisonnablement imaginer de quelle façon ils ont observé et critiqué un monde social marqué par l'esclavage et le colonialisme. Voici ce que nous savons : premièrement, les individus qui se réfugiaient dans le marais croyaient tous en l'existence d'un monde meilleur. Ensuite, ils étaient conscients que l'avènement de ce monde meilleur dépendait de leur propre initiative : rien ne changerait s'ils demeuraient en coulisses. Troisièmement, ils savaient que ce monde ne pourrait être forgé au sein de la société esclavagiste (selon la terminologie d'aujourd'hui, ils devaient quitter le système plutôt que de le saper de l'intérieur). Quatrièmement, ils étaient prêts à abandonner presque tous les avantages matériels du monde capitaliste (ses petits riens, comme les bouteilles et les écuelles, mais aussi les paysages et les éléments du développement économique que sont l'échoppe, la place du marché, la route et le champ cultivé) dans leur volonté d'actualiser le monde meilleur qu'ils avaient imaginé. Et cinquièmement, ils avaient l'intention de disparaître pour toujours, ou du moins jusqu'à nouvel ordre, de la société dans son ensemble.

Cependant, ils avaient également besoin d'établir une réelle distance entre eux et le monde extérieur. Le Grand marais lugubre s'y prêtait parfaitement.

Pour la plupart, les agents du monde extérieur craignaient le marécage autant qu'ils l'avaient en aversion. À l'exception de sa lisière, puis de ses canaux dans un second temps, le marais était impénétrable : ce paysage était donc synonyme de sécurité, il offrait la promesse d'une occupation permanente. Enfin, le marais possédait un ensemble d'éléments qui pouvaient s'avérer utiles aux Marrons et aux autres : l'abondance de matières premières laissait entrevoir la naissance d'un nouveau monde social.

La praxis propre aux Marrons et aux communautés de résistants du Marais lugubre ne s'adressait à aucun public. Plus encore, l'existence d'un public constituait l'antithèse même de la praxis et des objectifs que visait cette entreprise de transformation du monde. Les Marrons du Marais lugubre ne cherchaient pas à faire passer un message, ni ne tentaient de faire émerger des moments de justice sociale dans un univers esclavagiste, mode d'existence socio-économique par essence injuste. Ils ne souhaitaient pas que d'autres conservent à tout prix une trace de leurs idées, de leurs discours critiques, de leurs doléances et de leurs actions ; preuve en est l'absence quasi-totale de sources historiques traitant du monde intérieur au Marais lugubre. Leurs peurs et leurs espoirs, et plus encore, leur critique permanente du monde esclavagiste, conditionnaient ces prises de position drastiques. À l'exception des premiers Marrons et Amérindiens, les habitants du marais trouvèrent sur place des communautés qui partageaient leurs valeurs ; ils prirent donc part à de nouveaux modes de production et d'existence sociale fondés sur la praxis et la permanence des discours critiques. Nul doute que des contes et récits du monde hostile de l'extérieur ont été transmis aux enfants nés et élevés dans le Marais lugubre. Tandis que la communauté se perpétuait et évoluait au fil des siècles, la critique de l'esclavagisme capitaliste a perduré et a légitimé cette vie dans les marais — situation qui n'est pas sans rappeler, à mon sens, les vieilles légendes qui forment aujourd'hui encore le socle de la tradition orale des sociétés marronnes, tels que les Saramanka étudiés par Richard Price dans son ouvrage *First Time*²⁴.

Le contrôle de son travail

Comme le savent les marxistes, le travail occupe une place centrale dans toute société. Dans le contexte de l'esclavagisme capitaliste, les personnes réduites en servitude étaient possédées, achetées et vendues en tant que biens humains, et forcées de travailler pour ceux dont ils étaient la propriété légale. Les esclaves n'avaient quasiment aucun recours pour protester contre ce qu'on exigeait d'eux : travailler au profit des esclavagistes. Ce mode très simple d'exploitation des êtres par le travail constitue l'un des traits distinctifs de la production esclavagiste capitaliste.

24. Richard Price, *First Time: The Historical Vision of an African American People*, 2^e édition, Chicago, Illinois, University of Chicago Press, 2002.

Nos fouilles archéologiques l'ont montré, les habitants établis à l'intérieur du Marais lugubre prenaient le contrôle de leur travail, de leur corps, de leur esprit et de leurs capacités créatrices en s'arrachant à leur condition d'esclave. On le voit dans la culture matérielle qui était la leur sur la plus grande partie de la période antérieure à la guerre de Sécession. 99 % de leurs artefacts étaient étrangers au monde situé au-delà du marais. Toute cette vaisselle en terre cuite, ces bouteilles de vin, ces briques, ces outils en fer, ces pipes en argile et les mille autres exemples de culture matérielle que nous avons retrouvés sur l'immense majorité de ces sites d'époque lors de nos fouilles, tous ces objets étaient généralement fabriqués par des esclaves ou des affranchis travaillant pour le compte d'individus ou d'entreprises bien décidés à retirer un bénéfice de leur vente. Dans le même temps, les consommateurs de ces objets (et c'étaient généralement les habitants de nos sites de fouilles) fabriquaient d'autres artefacts parce qu'ils en avaient la possibilité. Cependant, la population de notre site sans nom dépendait de son propre travail, individuel et collectif, pour produire un ensemble d'objets matériels du quotidien. Nous n'avons trouvé aucune trace de biens d'origine industrielle, ou issus de l'économie de marché, autant de produits qui partagent un ensemble de caractéristiques bien précises – en particulier l'uniformité, la présence de marques faites par les machines et l'absence d'individualité – lorsqu'on les compare à des objets de facture artisanale, ou fabriqués de façon spontanée. Ces personnes utilisaient la pierre, le sable, l'argile et d'autres matériaux naturels pour façonner leurs objets du quotidien – nos fouilles n'ont identifié aucune culture matérielle d'origine organique, car ces matières premières se sont depuis longtemps décomposées, mais ce type d'objet constituait très certainement l'immense majorité de la production locale.

Nous savons également que ces communautés de l'intérieur bâtissaient les éléments de leurs paysages culturels (habitations, structures, peut-être ouvrages de défense...) essentiellement à partir de matériaux naturels, et notamment de bois, même s'ils faisaient également usage du sable et de l'argile pour monter et colmater leurs murs. Ces logements étaient sans doute érigés par l'ensemble de la communauté, sans aucune contrainte de taille ou de style imposée de l'extérieur, ni cahier des charges à respecter.

Sur la base de nos maigres sources primaires et secondaires, nous pouvons également avancer avec quelque certitude que cette communauté cultivait et chassait sa propre nourriture. Chaque individu au sein du groupe devait contribuer, d'une façon ou d'une autre, à l'acquisition ou à la production d'aliments, très probablement sous forme de champs de riz ou de blé, cultivés en commun dans certaines zones défrichées du marais, et au sein de lopins de terre à destination de familles nucléaires ou élargies au sein du village sans nom. Cette autosuffisance alimentaire collective était courante au sein des communautés maronnes et amérindiennes d'Amérique, et les quelques

sources dont nous disposons pour le Marais lugubre indiquent que sa population de l'intérieur avait adopté des approches similaires²⁵.

Les gens de l'intérieur s'étaient réappropriés leur travail, leur corps et leur liberté pour fabriquer et produire les objets dont ils avaient besoin, et selon leurs propres règles. Parce que la création de leur univers matériel faisait fi du labeur et des décisions d'autrui, ils se démarquaient nettement des attentes et des exigences du monde esclavagiste hors-marais. Cette situation ne devait rien au hasard, pas plus qu'elle n'était le produit de conditions de vie difficiles au cœur du marais, ou encore d'un manque d'ingéniosité. Au contraire, c'était la volonté même de ces gens de l'intérieur, de se détacher entièrement ou presque du monde esclavagiste, désir que leur dictait leur praxis. Engagés dans un processus d'autonomisation sur le très long terme, ils se bâtissaient un monde où l'aliénation et l'oppression n'avaient pas droit de cité.

Peuples du passé

Même si les hommes ont peu exploité le Marais lugubre sur les 6 000 ans qui ont précédé la Guerre de Sécession, ce territoire n'est cependant pas resté sans histoire ni signification sociale. Nos fouilles ont prouvé, sans l'ombre d'un doute cette fois, l'existence d'un peuplement amérindien remontant à l'Antiquité. Ces tribus vivaient dans le marais de manière sporadique, et en exploitaient régulièrement ses ressources. Ces dernières n'incluaient cependant pas les galets et les minéraux nécessaires à la fabrication de divers objets en pierre tels que les pointes de flèche, les grattoirs, les couteaux ou encore les haches, le marais ne comptant aucune formation rocheuse à l'état naturel. Les Amérindiens de l'Antiquité y ont donc introduit leurs pierres et leurs outils. Pour preuve, nous avons retrouvé ces éléments, ainsi que des éclats de roche – soit laissés tels quels, soit utilisés en guise de lame ou d'objet coupant – par centaines dans les couches de terre de l'ère précolombienne au sens large (c'est-à-dire avant 1600). Outre ces artefacts en pierre, nous avons exhumé une quantité appréciable de céramiques antiques sur plusieurs sites, y compris notre village sans nom, et ce dans des strates plus anciennes encore. Les peuples de l'Antiquité ont très certainement fabriqué leurs propres poteries au sein même du marais. Si nous n'avons identifié aucun gisement d'argile, ni mis en évidence l'existence d'une production de céramiques, on peut raisonnablement penser que la fabrication de poterie intervenait, tout ou en partie, au cœur du marais : ses tourbières reposent sur une couche d'argile aisément accessible.

25. Livre de comptes de la société W. Aitchison & J. Parker, 1763-1804. Clemons Library, Université de Virginie, Charlottesville; Gwendolyn Midlo Hall, *Africans in Colonial Louisiana: The Development of African-Creole Culture in the Eighteenth Century*, Baton Rouge, Louisiana State University, 1992; Timothy James Lockley (dir.), *Maroon Communities in South Carolina: A Documentary Record*, Columbia, University of South Carolina Press, 2009; J. F. D. Smyth, *A Tour of the United States* (1784), vol. I and II, Londres, Robson and Sewell, 2007.

Les anciens Amérindiens avaient compris que les îles du marécage étaient habitables. De fait, c'est dans le sol de ces îles que nous avons découvert l'immense majorité de nos artefacts antiques. Par conséquent, avant les communautés marronnes et amérindiennes qui ont autrefois prospéré sur ce terrain marécageux, d'autres peuples y avaient déjà vécu. L'artefact le plus ancien trouvé lors de ces fouilles est vieux de 5 000 ou 6 000 ans, mais nul doute que d'autres objets issus d'un passé plus lointain encore demeurent enfouis au sein de ce paysage. Résultat de cette occupation millénaire des îles du marais, le sol est riche en artefacts antiques, et ces derniers ont constitué un vivier de ressources locales essentielles pour les communautés dissidentes de l'époque moderne, au quotidien mais aussi, plus généralement, dans le cadre de leur existence au cœur du marécage.

À mon sens, ces communautés de l'intérieur ont bel et bien *ressuscité* la culture matérielle des anciens Amérindiens pour en faire l'un des piliers de leur propre existence sociale. Le travail et les idées (tels que le choix des couleurs et des formes) de ces peuples de l'Antiquité, visibles et préservés dans leurs vieux outils de pierre, leurs galets, leurs éclats de roche et leurs céramiques, et par la suite réutilisés à l'époque moderne, sont au cœur de ce processus de renaissance. Si les Marrons et les Amérindiens de l'ère moderne ont retravaillé et modifié ces matériaux anciens pour les adapter à des besoins nouveaux, les peuples du passé qui avaient introduit ces pierres dans le marais ont eu à l'évidence une grande influence sur la façon dont les communautés de l'intérieur ont pu actualiser leur praxis. En outre, ces gens de l'intérieur devaient être conscients que leur survie au cœur du marais devait beaucoup à leurs prédécesseurs.

Ce nouveau monde social qui a émergé en dépit de la brutalité de l'esclavagisme capitaliste moderne s'est construit en partie grâce aux vestiges d'un monde social depuis longtemps disparu. Et à quelques exceptions près, les habitants du marais à l'époque moderne ont pleinement tiré parti de ces matériaux anciens : ils les ont inlassablement retravaillés, jusqu'à les réduire à l'état de simples éclats et fragments. Cela explique pourquoi les objets que nous avons retrouvés sont généralement de dimensions très réduites, voire minuscules, et se mesurent presque toujours en millimètres plutôt qu'en centimètres. On pourrait assimiler ces manières d'agir collectives à une volonté de ne pas gaspiller de précieuses ressources, ce qui est vrai dans une certaine mesure. Mais j'y vois *également* le signe d'une affinité existentielle, d'une culture de l'interconnexion entre ces communautés modernes et celles issues d'un passé plus lointain, via l'usage de leur culture matérielle. En se servant de ces objets jusqu'à l'usure, les gens de l'intérieur poursuivaient un processus qu'avaient amorcé les Amérindiens des temps anciens : transformer les matériaux naturels pour assurer leur survie sur le long terme, et pour contrôler tant leur action que l'usage créatif et relativement inaliéné de ces matériaux issus de leur environnement (fig. 7).

Fig. 7 : Éclats de pierre à fusil de fabrication britannique, période de l'Antebellum, site sans nom (Réserve naturelle du Grand marais lugubre, Caroline du Nord).

Les Marrons et les Amérindiens autrefois établis au cœur du marais semblent avoir été pionniers, car ils ont radicalement transformé leur milieu dans la mesure où ils en comprenaient les modes de fonctionnement, et notamment le rôle central de ses paysages peu anthropisés. Même si je ne sais pas encore précisément quels usages réserver à cette connaissance renouvelée des communautés dissidentes et de leurs modes de survie au cœur du marais, je crois qu'il nous faut brièvement examiner le champ des possibles qu'un tel savoir pourrait un jour ouvrir en termes de praxis.

EN GUISE DE CONCLUSION

Au cœur même du Marais lugubre, des communautés de Marrons et d'Amérindiens ont vécu et prospéré grâce à la praxis. Leur attitude critique les a conduits à s'arracher entièrement au système esclavagiste. Ils souhaitaient créer un monde social nouveau, contrôler leur travail, bâtir un territoire où ils seraient en sécurité relative, et mener une existence plus autonome que celle que le monde esclavagiste, colonialiste et capitaliste réservait aux populations d'origine africaine et amérindienne. Conséquence fondamentale de ces siècles d'occupation dissidente : à partir de cette praxis, le Grand marais lugubre a vu émerger sur près de 5 000 km² un nouveau mode de production qui a perduré jusqu'à la fin de la Guerre de Sécession²⁶.

26. L'émergence de ce mode de production novateur, fondé sur des modes de travail, des pratiques de subsistance et une organisation sociale très différents des modes de production capitalistes,

Avant cette guerre, révolutions et insurrections s'apparentaient bien souvent à des spectacles, et c'est encore valable aujourd'hui. Dans ces cas-là, les autorités avaient connaissance de ces spectacles et de ces mises en scène de la rébellion, et elles étaient en mesure de réagir. Les agents du pouvoir travaillaient dès lors à discréditer la révolution et à pourchasser ses acteurs, chose qu'ils étaient le plus souvent aptes à accomplir très aisément. Ces événements et ces épisodes spectaculaires se produisaient le plus souvent au vu de tous, soit en ville, soit au sein des plantations et des fermes, et sur les routes de la région. Parmi ces exemples de rébellion-spectacle, on songe notamment à la Rébellion de Gabriel, qui éclata en 1802-1803 dans divers comtés proches du Marais et à l'insurrection de Nat Turner (qui eut lieu en 1831 dans le comté de Southampton en Virginie). Dans de telles situations, des actes de rébellion ouverte ont été commis en présence de témoins, et ont été consignés dans diverses sources. Enfin, le monde moderne est sans pitié pour les révolutionnaires, et tout particulièrement ceux qui font usage de la violence, et qui s'attaquent à la propriété, privée comme publique. Par contraste, les Marrons et les Amérindiens établis au cœur du Marais lugubre se sont retirés sans bruit de l'univers esclavagiste et ont occupé un espace de l'anti-spectacle, loin du regard inquisiteur et de l'appareil archivistique des institutions du monde moderne. Si je ne me permets pas ici de juger de quelles formes de résistance et de rébellion sont les plus efficaces, il nous faut cependant reconnaître que cette praxis, pensée et actualisée par les Marrons et les Amérindiens du Marais lugubre, possédait une part de génie.

Les communautés établies au cœur du Marais à l'époque moderne fournissent bel et bien aux activistes radicaux d'aujourd'hui une vaste gamme d'exemples frappants et fascinants grâce auxquels ils seront en mesure de développer leur praxis; elles leur montrent également la voie d'une transformation de notre univers capitaliste en vue d'un avenir non-capitaliste. Les trois points de cette étude (paysage, public et espace; contrôle de son travail; peuples du passé), recouvrent des aspects de notre vie d'aujourd'hui que l'on peut examiner d'un œil critique. Il est alors possible d'interroger ce besoin qui est le nôtre de transformer si souvent notre critique en spectacle, à destination d'un hypothétique public. Pourquoi sommes-nous si nombreux à éprouver un sentiment de fierté lorsque nous prenons part à une manifestation ou à un mouvement de grève, tout en dénigrant des formes d'activisme bien plus discrètes et/ou moins traditionnelles? Nous devons interroger notre dépendance aux espaces urbains et suburbains (ainsi qu'aux espaces virtuels) comme lieux de notre activisme, sachant qu'ils nous placent dans des situations d'extrême visibilité, et sont donc propices à la surveillance et à la confrontation. J'imagine, par exemple, de futurs mouvements *Occupy* qui ne supposeraient pas une durée de vie limitée, qui n'existeraient pas simple-

constitue l'une des principales conclusions auxquelles mes recherches ont abouti à ce jour; voir Sayers, *A Desolate Place...*, *op. cit.*, p. 8-10.

ment pour critiquer classiquement les inégalités, qui ne chercheraient pas à tout prix à faire parler d'eux dans les médias, et qui se mettraient en quête d'espaces de calme où les activistes pourraient entamer une existence différente.

Nous pourrions également mettre en avant la question du travail, bien plus que ne le font généralement les activistes. Je ne pense pas ici aux conditions de travail, aux salaires ou encore aux grèves et protestations engendrées par la question de l'accès aux soins, mais plutôt au travail en tant que capacité que nous possédons pour être créatifs en ce monde, capacité qui nous a, dans une large mesure, été retirée par l'organisation capitaliste du travail. Et pourquoi avons-nous tant de mal à reconnaître, *et à intégrer* le fait que notre monde est en grande partie le produit du travail coagulé d'autrui (y compris les richesses mondiales aux mains d'une infime minorité)? Nous pouvons commencer à agir sur le monde en sachant que nos prédécesseurs ont été confrontés à des conditions plus ou moins similaires, et qu'ils ont approché leur monde de façon diversifiée. Les gens du passé acceptaient en général les conditions politiques et sociales qui leur étaient imposées (comme c'est le cas aujourd'hui), mais certains ont résisté à l'oppression et à l'aliénation des modes de production capitalistes modernes. D'autres, moins nombreux encore, ont élaboré à long terme, voire à l'échelle de leurs vies toutes entières, des critiques de ce monde qui les ont forcés à développer une praxis à impact fort. Les habitants du Marais lugubre appartenaient à cette dernière catégorie, et les vestiges de leurs vies et de leurs œuvres remarquables subsistent encore au sein du marécage et de ses îles.

Pour conclure, je reviens à l'archéologie historique et au potentiel de cette profession en termes d'activisme politique. L'engagement politique et associatif est nécessaire vu le climat politique et culturel qui frappe les universités et les entreprises qui emploient nombre d'entre nous²⁷. Mais nous pouvons utiliser notre métier comme un mode-clé de notre existence, en tant qu'êtres mus par la praxis dans le monde d'aujourd'hui. Ainsi que l'archéologue marxiste Randy McGuire me l'a un jour suggéré, l'une des forces de l'archéologie historique vient du fait que tout le monde ou presque y voit, d'un regard extérieur, une profession et un ensemble de compétences aussi anodins qu'inoffensifs. Mais, si j'ai raison d'y voir une forme potentielle d'activisme marxiste et/ou orienté à gauche, l'observation de Randy McGuire prend alors un sens plus radical : nous pouvons évoluer dans le monde selon un mode de non-spectacle, tout en poursuivant notre critique des modes de production capitalistes. Nous pouvons choisir, de façon stratégique, les vies du passé sur lesquelles porter notre attention. Allons-nous, une fois de plus, étudier une exploitation agricole familiale, un champ de bataille ou une plantation, où allons-nous activement rechercher des sites associés à des populations qui ont vécu selon leurs propres modes de praxis radicale? Ce que les dissidents

27. Daniel O. Sayers, *Alienation, Praxis, and Significant...*, op. cit., p. 51-52.

du passé ont vécu peut nous aider à forger et à affiner notre propre critique de la société moderne et de son économie politique, fondées sur le capital et tournées vers la recherche du profit. Parce que des communautés dissidentes semblables à celles que j'ai appris à connaître dans le Grand marais lugubre ont émergé de par le monde au cours de l'histoire des modes de production capitalistes et esclavagistes, et notamment au XIX^e siècle, et parce qu'elles demeurent largement ignorées des programmes de fouilles archéologiques, en France, au Brésil, aux États-Unis et dans le monde entier, je vois en elles un excellent point de départ politique.

Daniel O. Sayers est Associate Professor au Département d'Anthropologie de l'American University, Washington (États-Unis).

Traduction de l'anglais (EU) par Ophélie Siméon.